

Jean Egen et Changala

Il était une fois...

Né à Lautenbach le 23 août 1920 (cent ans après, ce 23 août tombait un dimanche) et inhumé au cimetière de Lautenbach, le 27 décembre 1995. Il avait voulu expressément marquer ce double enracinement, terrestre et céleste.

Il était décédé à Paris six jours avant, il aurait pu reposer au cimetière de Montmartre, tout près de l'appartement qu'il occupa pendant 40 ans sur la butte, entre la Place Pigalle et le Sacré-Cœur, il aurait été couché tout près de la tombe de Heinrich Heine, le poète allemand, germano-français, « rossignol rhénan », qu'il aimait tant et que sa maman aimait, à qui il arrivait de réciter et traduire aux touristes de passage le quatrain gravé dans le marbre du tombeau :

Wo wird einst des Wandermüden

Letzte Ruhestätte sein?

Unter Palmen in dem Süden?

Unter Linden an dem Rhein?

Eh bien, non, par fidélité au Changala qu'il avait été pendant son enfance dans le Florival, le Parisien Jean Egen, journaliste et écrivain, a préféré revenir et terminer son existence post mortem sous le ciel de Lautenbach, un ciel dont son père disait qu'il n'en connaissait pas de plus bleu ; ni à Naples ni à Colombo ni à Singapour ni en Indochine, où il avait chassé le tigre, le ciel ne peut rivaliser avec celui de Lautenbach, « pas un qui ait cette grâce, cette luminosité... »

La chance déterminante (*das schicksalhafte Glück*), la grâce, de venir au monde à Lautenbach, il la devait uniquement au *Heimweh* de sa maman, qui ne pouvait se résoudre à accoucher en pays étranger, nous voulons dire en Franche-Comté, à Audincourt, où elle avait bien dû suivre son mari de directeur d'usine, Joseph Egensperger, après leur mariage célébré le 19 novembre 1919, mais où elle ne s'est jamais sentie à l'aise, souffrant de sa différence irréductible, de son accent, qui faisait sourire les commerçantes et les perfides consœurs (autres femmes de notables), de sa malhabileté à parler *le* français. Aussi, « quand les temps furent venus, Joseph conduisit sa femme chez sa mère et c'est dans la maison Herrgott que j'ai poussé mes premiers vagissements ».

La Maison Herrgott : le centre du village, en face de l'église (la Collégiale), le Café-restaurant du Centre. Sur la façade reluisait : « Veuve Edouard Herrgott, propriétaire ». (Voilà quelques décennies que cette maison est sans café, que sa façade est banalisée, grise, et voilà qu'elle vient d'être vendue pour la nième fois. Mais Lautenbach est toujours encore Lautenbach, même sans ouvriers-paysans-bûcherons-vignerons et même si en guise de restaurant il ne reste que *San Remo*, une pizzeria. Ainsi va le progrès, la civilisation...)

Dimanche, ce 23 août 2020, un cortège plutôt festif et masqué, conduit par le maire de la commune, Philippe Hecky, et entraîné par les musiciens folk du *P'tit Blanc*, s'est acheminé de la maison natale jusqu'au cimetière à dix minutes, en longeant les hauts murs de l'Ecole « Jean Egen », rue du Presbytère (*Pfàrrgassla*) et puis des Pierres (*Steigassla*). Recueillement,

discours et lectures devant la tombe, une plaque de marbre, où reposent (veillent !) ensemble Jean et Paule Egen (1916-2018). Le maire déposa une gerbe, une citoyenne ajouta une couronne de branches de tilleul et une Alsacienne costumée disposa une bouteille de Gewürztraminer et deux verres. Clin d'œil aux deux épicuriens accomplis.

Alentours, les tombes de la famille Herrgott, avec en tête l'ancêtre Edouard, décédé en 1914, la « grand-mère » Anastasie, morte le 5 juillet 1931. « Ses enfants entouraient son lit, ses amis remplissaient la maison. Tout le village accompagna son agonie. » C'est sur ces phrases que s'ouvrent les souvenirs des *Tilleuls de Lautenbach*. Changala, dont c'était le premier deuil, pria et pleura « toutes les larmes de son corps ». Papa lui expliqua que néanmoins l'âme de sa grand-mère est au ciel et que sa chair ressuscitera au dernier jour. Sourire sceptique de l'oncle Fouchs. Celui-ci repose maintenant avec sa famille trois rangées plus loin, sous un rocher en granit. Il mourut en 1941, il n'avait que 54 ans. Il ne supporta pas de ne pas voir son fils Hubert revenir de la guerre et, le foie aussi ravagé par la cirrhose, il rendit l'âme le vendredi saint et fut enterré le jour de la Résurrection. « Tu ne l'as pas fait exprès, mais c'était bien ta manière... »

Dans ce cimetière de Lautenbach, archives en plein air, sont réunis la plupart des personnages des *Tilleuls*, mais pas Barbara-Babette, la maman de Jean. Elle aurait sûrement voulu être là parmi les siens. Sentant sa fin proche, à quatre-vingt-deux ans, le 3 juillet 1975, dans l'appartement de son fils où elle vivait depuis plus de vingt ans, elle supplia : *I wott heim*. « Changala, je ne voudrais pas mourir à Paris ! » Changala promit de l'emmener à Lautenbach, mais son état s'aggravant avec de grandes souffrances il fallut appeler l'ambulance et la livrer à l'hôpital Lariboisière. Et arrive ce moment où ni la personne malade ni ses proches ne peuvent plus s'échapper des services du système médical qui prend tout en main jusqu'à un appel au milieu de la nuit : « Ici l'hôpital... Pour les formalités, notre guichet est ouvert à partir de dix heures... »

Jean Egen le laisse entendre et le démontre clairement : ce qui lui a fait écrire *Les Tilleuls de Lautenbach*, c'est la mort de sa maman, les conditions « barbares » et si typiques de notre civilisation dans lesquelles elle est partie, seule sur un chariot de l'hôpital, étourdie par les calmants, sans connaissance. La différence avec la situation de la mort d'Anastasie Herrgott, dont « tout le village accompagna l'agonie », dit tout de nos progrès spirituels et du sens de notre histoire. Nous avons perdu ensemble un art de vivre et l'art de mourir.

C'est par une espèce de remords, parce qu'il n'a pas pu exaucer la dernière volonté de sa maman, *I wott heim*, parce qu'il n'a pas tenu sa promesse de la ramener « chez elle », parce qu'au fond lui-même, bien que faisant son devoir de fils, l'a tenue en exil à Paris et que lui-même s'y est maintenu si longtemps - une sorte de trahison des siens, quoi qu'on pense -, c'est pour ces raisons profondes, qui ont leur siège dans l'inconscient, qu'il est allé à la recherche de son enfance forcément perdue, qu'il l'a réenchantée et payé sa dette d'amour.

Barbara Egensperger, née Herrgott (1893-1975), est enterrée à côté de Joseph Egensperger (1884-1955) au cimetière d'Audincourt.

Jean-Paul Sorg

Les œuvres et la postérité de l'écrivain

Quand Jean Egen publia en 1979 *Les Tilleuls de Lautenbach*, il avait déjà une carrière (une œuvre) de journaliste et d'écrivain parisien derrière lui. Des livres d'homme révolté, à qui l'histoire de l'Alsace traversant et meurtrissant l'histoire de sa famille avait appris la réalité insensée des guerres et des politiques qui y mènent. *Contre le service militaire* (1968), une défense du droit à l'objection de conscience ; *L'abattoir solennel* (1973), qui s'élève contre la peine de mort. *Un mur entre deux mondes* (1978), entendez : entre l'Allemagne communiste et l'Allemagne capitaliste libérale. Et trois livres sur la presse : *Messieurs du Canard* (1973), *La bande à Charlie* (1975) et *Le Canard Enchaîné* (1978).

Il avait redécouvert l'Alsace – et pris conscience de son « alsacianité » - en écrivant, après investigation sur le terrain, deux articles pour *Le Monde* : « L'Alsace en quête d'identité » (1969) et « Les richesses méconnues des lettres alsaciennes » (1971). *Les Tilleuls de Lautenbach*, ces Mémoires d'Alsace, produisirent un effet libérateur immédiat. Germain Muller salua l'enchanteur : « Vous ne pouvez pas savoir combien d'heureux vous avez faits en Alsace ». Dans « Toute l'Alsace », je souligne, puisqu'aujourd'hui c'est une référence (au nouveau magazine) et une espérance. 40 000 exemplaires vendus en quelques semaines avant Noël. Mieux que la *Psychanalyse de l'Alsace*, première explosion, qui n'avait fait que 30 000 en 1951.

On trouvera dans *Les Tilleuls* une des meilleures défenses du dialecte alsacien qui dépasse toutes les langues nationales « en saveur et en pittoresque, par sa phonétique inimitable et un vocabulaire foisonnant ». Un as (modèle du bilinguisme désiré), l'oncle Eugène, chef de l'Harmonie de Guebwiller. « Il ne s'exprime qu'en dialecte. Quand un mot lui manque pour nuancer une pensée trop abstraite, il fait appel au *hochdeutsch*, mais il suffit qu'il fasse claquer le vocable emprunté sous sa langue pour qu'il prenne aussitôt la saveur haut-rhinoise. »

Le succès n'était pas vraiment au rendez-vous de l'autre côté des Vosges, mais il s'étendit de l'autre côté du Rhin. *Die Linden von Lautenbach*, dans une traduction du journaliste Claude-Gérard Benni, chez Morstadt Verlag Kehl, 1983, fit un tabac et connut plusieurs rééditions en poche, chez Rowohlt. Et l'an dernier, la traduction de *Le Hans du Florival*, par Jochen Glatt le fidèle, qui avait soutenu en 1988 une thèse, « Jean Egen ou les illusions retrouvées », à l'université Gutenberg de Mainz.

Relisez *Le Hans* et lisez *Der Hans*. Double plaisir. Vous y apprécierez l'ingéniosité et l'évidence de la traduction. Par exemple, Jean Egen joue sur le singulier nom de famille de sa lignée maternelle, Herrgott. Aux lecteurs français il a dû expliquer : ça veut dire Seigneur Dieu. « Mon grand-père Herrgott, malgré les perspectives d'éternité qu'aurait dû lui ouvrir son prestigieux patronyme, est mort le 4 décembre 1914, le jour de la Sainte-Barbe... Il avait fait à ma grand-mère douze petits seigneurs dieux... » En allemand, c'est direct, à même la langue : « Mein Großvater Herrgott ist den Ewigkeitsperspektiven zum Trotz, die ihm sein Name eigentlich hätte eröffnen sollen, am 4. Dezember 1914, dem Barbaratag also, verstorben. Meiner Großmutter hatte er zwölf kleinen Herrgöttern gemacht... »

Amusant, n'est-ce pas, ces petits Herrgöttern! De l'avantage de connaître les deux langues et de lire l'une sous l'autre... Il arrive qu'une traduction enrichisse et éclaire le texte original.

Annnonce du Centre Culturel Alsacien

Samedi 14 novembre 14h 30 au FEC (Foyer de l'Etudiant Catholique) place St Etienne)

A l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, plusieurs aspects de la vie de l'œuvre de Jean Egen seront abordés par Michel Wagner, président de la Société d'Histoire du Haut-Florival, Jochen Glatt, traducteur du *Hans im Floriva qui évoquera* la réception de Jean Egen en Allemagne, Jean-Paul Sorg qui parlera du dialecte alsacien et de l'allemand dans la vie et les souvenirs de Jean Egen. Des membres de la famille de Jean Egen et des amis apporteront leurs témoignages. On parlera de ses relations avec Alfred Kastler.